

nous et placées par Dieu même moins près d'elle que nous.

Elle est leur chose, maintenant, jetée dans leur moule, soumise à un regard, à un geste, devant lequel doivent s'incliner même le sceptre sacré de la paternité, le cœur adoré d'une mère

Le soleil, vainqueur des nuées, descend derrière les collines boisées ; l'ostensoir nous a bénits encore une fois tous groupés autour de l'autel. Le soir va tout couvrir de sa sérénité triste. Adieu, petite religieuse, les échos sacrés nous apprennent que tu as choisi la meilleure part. Les échos du chœur me redisent, à moi, que tu fais une part cruelle à ceux qui te perdent.

Prie pour eux, au moins prie le Dieu à qui tu donnes tout. Que, dès cette vie, ta prière nous protège ! Adieu, Marguerite ! Renonce au présent ; renonce à l'avenir. Renonce même au passé, hélas ! Mais lui, tu ne l'effaceras jamais !

Adieu !

JEAN-MARIE.

MARIE OU LE MOUCHOIR BLEU



la fin du mois d'octobre de l'année 18..., je retournais, à pied, d'Orléans au château de Bardy. Devant moi, et sur la même route, marchait un régiment de la garde étrangère. J'avais hâté le pas pour entendre cette musique militaire que j'aime tant ; mais la

musique se taisait : seulement, quelques mesures de tambour venaient, de loin en loin, marquer le pas uniforme des soldats.

Après une demi-heure de marche, je vis le régiment entrer dans une petite plaine entourée d'un bois de sapins. Je demandai à un capitaine que je connaissais si on allait faire l'exercice.

—Non, me dit-il, on va juger et probablement fusiller un soldat de ma compagnie pour avoir volé le bourgeois qui le logeait.

—Comment, lui dis-je, on va le juger, le condamner, l'exécuter dans le même moment ?

—Oui, reprit-il, ce sont nos capitulations.

Ce mot, pour lui, était sans réplique, comme si tout avait été prévu dans ces capitulations, la faute et le châtement, la justice et l'humanité même.

—Au reste, si vous êtes curieux, ajouta le capitaine, je vais vous faire placer. Cela ne sera pas long.

J'ai toujours été avide de ces tristes spectacles ; je m'imagine que je vais apprendre ce qu'est la mort sur la figure d'un mourant. Je suivis le capitaine.

Le régiment s'était formé en carré : derrière la seconde ligne et sur le bord du bois, quelques soldats creusaient une fosse. Ils étaient commandés par un sous-lieutenant, car tout au régiment se fait avec ordre, et il y a une discipline pour creuser la fosse d'un homme.

Au centre du carré, huit officiers étaient assis sur des tambours ; le deuxième, à droite et plus avant, écrivait quelques mots sur ses genoux, mais avec négligence, et simplement pour qu'un homme ne fût pas tué sans quelques formes.

On appelle l'accusé. C'était un jeune homme de taille élevée, d'une figure noble et douce. Avec lui s'avança une femme qui déposait dans cette affaire.

Mais lorsque le colonel voulut interroger cette femme :

—C'est inutile, dit le soldat, je vais tout vous avouer : j'ai volé un mouchoir chez cette dame.

Le colonel.—Vous, Piter ! vous passiez pour un bon sujet !

Piter.—Il est vrai, mon colonel ; j'ai toujours tâché de contenter mes chefs : aussi, ce n'est pas pour moi que j'ai volé. C'est pour Marie.

Le colonel.—Quelle est cette Marie ?

Piter.—C'est Marie qui demeure là-bas... au pays... près d'Areneberg... où est ce grand pommier... Je ne la verrai donc plus !

Le colonel.—Je ne vous comprends pas, Piter. Expliquez-vous.

Piter.—Eh bien ! mon colonel, lisez cette lettre... et il lui remit la lettre suivante dont tous les mots sont présents à mon souvenir :

Mon bon ami Piter.

Je profite du recrue Arnold qui est engagé dans ton régiment pour t'envoyer cette lettre et une bourse en soie que j'ai faite à ton intention. Je me suis bien cachée de mon père pour la faire, car il me gronde toujours de t'aimer tant, et dit que tu ne reviendras pas. N'est-ce pas que tu reviendras ? Au reste, quand tu ne reviendrais pas, je t'aimerais malgré cela. Je me suis promise à toi le jour où tu ramassas mon mouchoir à la danse d'Areneberg, pour me le rapporter. Quand te reverrai-je donc ? Ce qui me fait plaisir, c'est que l'on me dit que tu es estimé de tes supérieurs et aimé des autres. Mais tu as encore deux ans à faire. Fais les vite, parce qu'alors nous nous marierons. Adieu, mon bon ami Piter.

Ta chère MARIE.

P. S.—Tâche de m'envoyer aussi quelque chose de France non pas de peur que je t'oublie, mais pour que je le porte avec moi. Tu baiseras ce que tu m'enverras, je suis bien assurée que je retrouverai tout de suite la place de ton baiser.

Quand la lecture fut achevée, Piter reprit la parole. " Arnold, dit-il, me remit cette lettre hier soir, quand on me donna mon billet de logement. Toute la nuit, je ne pus dormir ; je pensais au pays et à Marie. Elle me demandait quelque chose de France. Je n'avais point d'argent ! j'ai engagé mon prêt pendant trois mois, pour mon frère et mon cousin, qui sont retournés au pays il y a quelques jours. Ce matin, quand je me suis levé pour partir, j'ai ouvert ma fenêtre. Un mouchoir bleu était suspendu à une corde ; il ressemblait à celui de Marie ; c'étaient la même couleur, les mêmes raies blanches. J'ai eu la faiblesse de le prendre et de le mettre dans mon sac. Je suis descendu dans la rue : je me repentai ; j'allais revenir à la maison, quand cette dame a couru après moi. On a trouvé le mouchoir : voilà la vérité. La capitulation veut qu'on me fusille. Faites-moi fusiller ; mais ne me méprisez pas."

Les juges ne pouvaient cacher leur émotion ; cependant lorsqu'on alla aux voix, il fut condamné à mort à l'unanimité. Il entendit l'arrêt avec sang-froid ; puis, s'approchant de son capitaine, il le pria de lui prêter quatre francs. Le capitaine les lui donna.

Je le vis ensuite qui s'avancait vers la femme, à qui l'on avait rendu le mouchoir bleu, et j'entendis ces mots : " Madame, voilà quatre francs ; je ne sais si votre mouchoir vaut plus, mais, quand cela serait, je le paie assez cher pour que vous me fassiez grâce du reste."

Reprenant alors le mouchoir, il le baisa et le donna au capitaine ; " Mon officier, lui dit-il, dans deux ans, vous retournerez à nos montagnes ; si vous allez du côté d'Areneberg, demandez Marie, remettez-lui ce mouchoir bleu, mais ne lui dites pas comment je l'ai acheté."

Ensuite il s'agenouilla, pria Dieu et marcha d'un pas ferme au supplice.

Je m'éloignai et j'entrai dans le bois pour ne pas voir la fin de cette cruelle tragédie.

Quelques coups de fusil m'apprirent bientôt qu'elle était terminée.

Je revins une heure après ; le régiment s'était éloigné, tout était calme ; mais en suivant le bord du bois pour regagner la route, j'aperçus, à quelques pas devant moi, des traces de sang et une butte de terre fraîchement remuée. Je pris une branche de sapin, j'en fis une espèce de croix, et je la plaçai sur la tombe du pauvre Piter, oublié maintenant de tout le monde, excepté de moi et peut-être de Marie.

ETIENNE BÉQUET.

PROPOS DU DOCTEUR

Du danger de la bouche.—La bouche, cet organe si utile et si attrayant avec sa double bordure rouge, surtout chez les petits enfants, cache souvent un danger sous sa perfide bonhomie ; même en pleine, santé, la salive contient une infirmité de microbes qui n'attendent qu'une occasion pour devenir virulents. Rappelez-vous que les fièvres éruptives, la grippe, angines, la diphtérie et beaucoup d'autres maladies peuvent se communiquer par la bouche et les lèvres toujours imprégnées de ce liquide ; chez un sujet guéri de diphtérie, la salive conserve encore sa virulence plusieurs semaines après le retour apparent à la santé. Voilà un fait indéniable et qui va nous servir à tirer des conclusions pratiques.

Ne mettez jamais dans votre bouche ni porte-plumes, ni crayons, ni pinceaux communs à plusieurs individus ; ne mouillez pas sur votre langue la pointe d'un crayon qu'on vous prête ; méfiez-vous des colles à bouche ; perdez l'habitude de tenir entre vos lèvres ou entre vos dents les pièces de monnaie ; ne buvez pas dans un verre après une autre personne ; ne mordez pas à plusieurs dans le même gâteau ; ne mouillez pas avec votre langue un timbre-poste ou une enveloppe qui ont peut-être déjà servi ; et vous, jeunes gens, ne ramassez pas les bouts de cigares ou de cigarettes pour les fumer en cachette.

N'achetez jamais aux p'tiots des sifflets, des mirlitons, des flûtes, des trompettes, etc., qui ont traîné dans les bazars, et dans lesquels tout le monde a soufflé ; méfiez-vous des pratiques ou voix de polichinelle que vendent les camelots après les avoir promenés dans leur bouche plus ou moins pure.

Quand à vous, jeunes mamans, je vous en supplie, ne laissez pas embrasser vos enfants par d'autres enfants ni par les grandes personnes que vous ne connaissez pas aussi bien que vous-mêmes. Rien n'est plus horripilant que de voir un ou une inconnue embrasser un enfant, sous prétexte "qu'il est gentil". Je crois bien que c'est gentil, un enfant ; aussi ne l'abîmez pas, et gardez vos microbes pour vous, ô vous inconnu trop expansif !—Regardez, mais ne touchez pas.

DR AMBO.

On trahit un cœur qui aime vraiment, on ne le trompe jamais.—CHARLES CHINCHOLLE.

Celui qui parlait sur la montagne a laissé tomber de ses lèvres cette parole, la plus mélancolique qu'on ait jamais entendue : " Il y aura toujours des pauvres parmi vous." Rien n'est venu la démolir, et, deux mille ans après qu'elle a été prononcée, il existe encore des lois, hélas ! probablement nécessaires, qui considèrent et punissent comme un délit l'action d'un malheureux sans pain ni gîte, qui tend la main ou qui dort à la belle étoile.—FRANÇOIS COPPÉE.